

Erik Satie - Mémoires d'un amnésique Théâtre National de Toulouse

Peccadilles opportunes

Publié le 22 Mai 2013

Parce que sa démarche étonnait les fleurs, il aura fallu de belles dispositions à la fantaisie pour aborder l'ondoyant artiste - l'homme tant que le pianiste. Une approche empreinte d'absurde, qui méritait bien un semblant d'oxymore en guise de titre : *Erik Satie, Mémoires d'un amnésique*, soit une forme au croisement des arts, que la metteur en scène Agathe Mélinand s'est d'ailleurs plu, selon le même esprit fantasque, à baptiser *Petit opéra comique sans lyrics*.

Le contrepied marche aussi bien : une sorte de ballet-parlant, compilation plutôt indescriptible chevillée à une trentaine de morceaux choisis (et essentiellement interprétés sur scène) qui forment autant de pages, de tableaux où circulent des brèves et peccadilles satiques : éléments biographiques, clin d'œil à la mythologie intime de l'artiste, maximes farfelues et réflexions esthétiques, **le tout en dialogue avec les propositions vidéo de Sébastien Sidaner (déjà appréciées dans *Short stories*).**

"Si vous voulez vivre longtemps, vivez vieux"

On ne sait d'où l'aléatoire du spectacle est parti, mais pourquoi pas de là : oh, la si délicieuse dégustation des titres, avant même que d'écouter les œuvres qui se cachent derrière ! On sent la jubilation qu'il y a à prononcer sur scène ces images littéraires si expressives, après des siècles de vocabulaire liturgico-technique... *Valse du chocolat aux amandes* (ces os dans la tablette), *Carrelage phonique* (qui aussitôt envahira concrètement et virtuellement l'espace), ou encore *Les trois valse distinguées du Précieux dégoûté*, qui à elles seules justifieraient l'invasion, sur le plateau, des attributs désormais mythiques du musicien : sa panoplie de faux-cols, son sempiternel chapeau melon surmontant fines lunettes et longue barbe, et bien sûr son parapluie.

"Ecrire un spectacle sur Erik Satie est un exercice inquiétant d'équilibriste" (A. Mélinand)

Nul doute qu'un travail de recherche conséquent ait été abattu. Comme pour ses précédents spectacles, Agathe Mélinand a diligemment compilé. Le spécialiste pourra ici partir sans déception à l'affut de clés : bruits de machine à écrire rappelant le crépitement de *Parade*, fugitive tête équine (lien autobiographique et musical - *En habit de cheval* - mais également référence aux travaux de Picasso) et autres "Balanpoire" (clin d'œil aux *Trois morceaux en forme de poire*, et peut-être à l'écho pictural de Man Ray), la liste n'est pas exhaustive... On sent ici germer, dans un terreau artistique début de siècle, la jungle surréaliste à laquelle Agathe Mélinand a emprunté la pratique du collage - c'est d'ailleurs en faisant la critique de *Parade* que Guillaume Apollinaire forgera définitivement cette énième catégorie en -isme.

Sur scène, Satie nulle part et Satie partout : ici et là, en images ; régulièrement en mots, sur lui et par lui écrits ; en musique, naturellement, et peut-être aurait-on pu imaginer d'avantage d'enveloppes off, en relais avec les interprétations live, pour faire respirer le spectacle. Nulle part en particulier car tous les corps en scène, comédiens et musiciens, se le disputent et le dédoublent, jouant ses humeurs, ses textes ou ses envolées musicales. Jouer Satie, représenter son univers par des tableaux théâtraux ou chorégraphiques, mais ne jamais l'incarner : une évidence. Derrière l'évidence cependant, un choix discutable : celui de comédiens qui, pour diversement formés qu'ils soient, ne sont néanmoins pas des danseurs. Certaines propositions chorégraphiques s'en ressentent, et devront ainsi s'apprécier d'après la coquise et satirique pirouette rappelée par Agathe Mélinand, "vive les amateurs!" - n'allons pas jusqu'à ce mot, mais si les comédiens et les danseurs étaient interchangeables, cela se saurait. Et cela, nom d'un Clou, reste ici dommage, car conjuguée à la musique la danse pourrait constituer ce réservoir de souffle qui manque à l'accumulation de tableaux.

Venons-y. La codirectrice du TNT a une approche de la scène bien à elle, qui relève du plongeon érudit : sous l'impression de diversité (de Stendhal à Tennessee Williams en passant par Sade, à titre d'exemples), reste à l'évidence le désir de faire œuvre, de construire ses spectacles en conjuguant écriture littéraire et scénique, d'assembler un travail personnel à partir de bribes hétérogènes. Agathe Mélinand ne monte finalement pas de pièces : elle monte des auteurs, des artistes, des personnages. En découlent des créations à l'identité forte, qui ont, pour ainsi dire, le défaut de leurs qualités : très riches, pensées selon des angles variés (musique, danse, vidéo, théâtre, philosophie...), ces créations ont encore, me semble-t-il, du mal à faire la part du sensoriel et du cérébral.

Dans *Short stories*, le dialogue avec l'écran était à la limite du déséquilibre, emportant parfois le jeu des comédiens dans l'ivresse de l'image. Ici, l'intellect se plaît à décrypter, identifier, sourit des bons mots de Satie, du dandysme d'Emmanuel Daumas, apprécie les collusions entre les morceaux parfaitement interprétés et les trouvailles visuelles. Un intellect qui ne décroche que trop peu. Qui ne se retrouve pas, tout ébaudi, cinq minutes plus tard, sans savoir ce qui viendrait de lui arriver... Un poumon reste à trouver, une respiration sensorielle, quelque chose d'emportant, justement, qui vienne par instants balayer la dégustation, fût-elle légère et ludique. Remarque surprenante pour un spectacle portant sur un compositeur, non ? Seul regret, seule "peccadille importune"... Car pour le reste, c'est encore que ce que la scène a de mieux à proposer lorsqu'elle se tourne vers le passé : donner à voir le connu à travers un prisme intime, faire continûment œuvre nouvelle à travers les œuvres existantes. Bonheur de l'inépuisable.

Manon Ona